

d'avoir sacrifié à une ambition folle de richesses nouvelles, le bonheur de son enfant et son propre bonheur.

Mais cet accès de faiblesse dura peu. Il secoua son front, comme s'il eût voulu éloigner de son esprit ces idées qui le troublaient, et bientôt le vieil homme, le despote tout d'une pièce reparut. Il avait promis, en l'absence de son fils, de veiller sur le repos de Delphine, de la recevoir. Il s'était engagé à lui transmettre la lettre éloquente, passionnée par laquelle Karl expliquait les causes de son départ et annonçait les bonnes dispositions de son père. Mais il était résolu à ne tenir aucune de ses promesses. Il les avait faites uniquement dans le but de calmer les défiances de son fils et de le voir s'éloigner heureux. Une fois seule, il relut l'épître amoureuse dans laquelle Karl envoyait de tendres adieux à Delphine. Il ne fut touché ni par la pureté de ces sentiments qui étaient tout à la gloire de celle qui les avait inspirés, ni par cet enthousiasme d'un amour qui semblait prêt à tous les héroïsmes. Il sourit amèrement, roula pendant quelques instants entre ses doigts maigres ce papier auquel son fils avait confié ses impressions dernières, puis d'un mouvement févreux il le lança dans les flammes qui le dévorèrent en un instant.

Alors Jacques Savaron se leva. Les mains derrière le dos, il se mit à marcher dans la chambre, faisant crier sous ses pieds le parquet recouvert d'un épais tapis.

— L'absence de Karl, pensait-il, guérira cette jeune fille, à supposer qu'il n'y ait pas de sa part plus d'ambition que d'amour. Elle en voudra mortellement à celui qui, après lui avoir adressé des déclarations passionnées, s'éloigne d'elle sans même lui dire adieu, et dans sa colère son amour sombrera. Sa destinée suivra un autre cours, et je veillerai d'ailleurs à ce qu'aucune relation ne puisse se nouer entre eux.

Il entendait par là qu'il prendrait ses précautions afin qu'aucune lettre de Karl, s'il écrivait directement à Delphine, ne pût arriver à la jeune fille.

— Quant à mon fils, se disait-il encore, il y a lieu de penser que ce long voyage qu'il entreprend et que je ferai durer autant que cela sera nécessaire, lui apportera l'oubli. Si d'ailleurs il n'oubliait pas, lors qu'à son retour je lui apprendrai que cette jeune fille ne songe plus à lui, il ne fera pour la revoir aucune tentative.

— Mais si ton fils n'allait pas revenir ! murmura dans sa conscience une voix mystérieuse qui le fit tressaillir.

— Bah ! j'y suis bien allé, moi, et j'en suis revenu, s'écria-t-il.

Il s'assit devant son bureau et écrivit à Martial Vaubert la lettre suivante :

« Monsieur, j'ai dû blâmer sévèrement mon fils pour la précipitation et la légèreté avec lesquelles, dans le but de vous être agréable, et sans avoir sollicité mon autorisation, il vous a fait ouvrir un crédit dans ma maison de banque. Je ne l'avais nullement autorisé, et si j'avais été consulté, j'aurais refusé, n'ayant ni la volonté ni l'habitude de commander des entreprises aussi aléatoires que celle dont vous poursuivez la réussite. Je me vois donc obligé, à mon grand regret, de cesser dès à présent les versements qui vous étaient faits au nom de mon fils. J'ai vu par les livres de ma caisse que vous avez reçu quinze mille francs. Permettez moi de vous offrir cette somme comme un encouragement tout personnel donné à vos savantes expériences, et comme un dédommagement qui vous consolera, je l'espère, de la décision que je suis obligé de prendre. »

Cette lettre écrite, Jacques Savaron alla se mettre au lit. Le lendemain dès sept heures du matin, le banquier gravissait les hauteurs qui conduisent de la rue Laffitte aux Batignolles. Il n'avait voulu confier à personne le soin de déposer sa lettre au domicile de Martial Vaubert. Et puis, il s'était mis en tête d'intercepter celles que son fils écrirait à Delphine. Il voulait que la jeune fille n'entendit jamais plus parler de Karl. Cela était nécessaire à ses projets, et il se rendait lui-même sur les lieux où elle était, afin d'organiser le silence autour d'elle.

Martial Vaubert et sa fille habitaient une rue calme et modeste. Ils avaient trouvé, dans une maison assez vaste, un petit logement simple et agréable à la fois. Au moment où Jacques Savaron arrivait devant leur demeure, une vieille femme dans laquelle il n'eut aucune peine de deviner la concierge, se tenait debout sur le seuil, mélancoliquement accoudée sur le manche d'un balais oisif entre ses mains.

— C'est bien ici que demeure M. Martial Vaubert ? demanda le banquier.

— Au troisième étage, la porte à gauche, répondit la vieille femme, sans se déranger et avec un accent qui prouvait qu'elle tenait son locataire en médiocre considération.